

L'étude psychologique et sociologique de l'enfant

IL existe deux points de vue distincts, mais solidaires, sous lesquels l'enfant peut être considéré : le psychologique et le sociologique. En France c'est habituellement le point de vue psychologique qui l'a emporté à l'exclusion de l'autre. Il en résulte non seulement une lacune, mais un empiètement de la psychologie sur des problèmes dont elle ramène la solution à l'individu, alors que leurs conditions réelles sont collectives ou sociales. Le même reproche peut être fait en sens inverse aux sociologues.

Cette confusion tient à des traditions intellectuelles qui s'expriment avec une grande netteté au XVIII^e siècle, bien qu'elles remontent plus haut et par exemple jusqu'à Montaigne. Le point de vue psychologique peut être représenté par *l'Emile* de J.-J. Rousseau. C'est un livre d'éducation. Le développement de l'enfant y est considéré comme autonome et comme devant dépendre de ses initiatives propres. Le milieu de ce développement c'est essentiellement le milieu physique, il ne doit fournir à l'enfant que l'occasion de se développer le mieux possible pour lui-même. C'est le principe adopté par certains partisans de l'éducation dite aujourd'hui éducation nouvelle. Il n'est alors question que d'aptitudes personnelles, individuelles. L'enfant doit obéir à sa propre nature, il n'a qu'à donner les fruits qui sont en elle, car elle est essentiellement bonne. La société ne peut que le corrompre. C'est l'individualisme intégral.

Mais comme l'a noté Engels à propos du *Discours sur l'inégalité*, J.-J. Rousseau avait le sens des oppositions dialectiques. En contrepartie de *l'Emile*, il y a le *Contrat Social*. Les hommes vivent en société. Pour sortir de leur solitude, il leur faut renoncer complètement à tous leurs droits qui sont illimités et qui rendraient ainsi toute vie commune impossible. Après l'individualisme c'est le collectivisme intégral. Il appartient en effet à la société dans sa totalité de rendre à chacun les droits qu'elle jugera à propos, mais à

tous strictement les mêmes. Tel est le principe de l'égalité chez Rousseau. Ce n'est pas une égalité primitive des individus. C'est une égalité concédée à tous, pour supprimer entre eux une concurrence qui serait funeste. Elle a quelque chose d'une définition. Elle définit la société en tant que telle face à l'individu comme tel. En présence de l'individu intégral, la société n'est possible que si elle est la dispensatrice suprême des droits; elle se ruinerait elle-même si elle en dispensait plus à l'un qu'à l'autre, parce qu'elle donnerait au plus puissant le moyen d'accabler le plus faible, en opprimant ses droits déjà moindres. Elle a une fonction régulatrice, mais pas de contenu propre.

l'attitude individualiste

Cette polarisation contraire de l'individuel et du social a subsisté jusqu'à notre époque dans la distribution de nos recherches sur l'homme. Dès le XVIII^e siècle la psychologie d'un Condillac tentait d'expliquer l'homme total par l'individu, dont elle s'est fait une conception assez abstraite. Elle a cru pouvoir analyser, comme si c'était d'origine purement individuelle, ce qui se rencontre dans la connaissance de chacun. Analyse des idées, examen formel de leurs conditions, découverte à leur origine de la sensation. Toute la mentalité de l'individu est construite d'impressions et d'états purement subjectifs, les sensations, dont on sait ce qu'elles peuvent présenter de dissemblable suivant les individus. Ainsi s'édifie le système des idées à partir de ce qui peut le plus isoler les individus entre eux. Le problème était de savoir comment chacun pourra sortir de lui-même. Par le langage évidemment. Mais quelle origine lui donner ? Est-il une convention,

à la manière de la société elle-même qui résulte d'un contrat ? Mais par quels moyens et sur quelles bases établies ? Y a-t-il au point de départ un langage naturel, qui procéderait des réactions liées aux sensations résultant pour chaque individu de ses rapports avec les choses ? C'est toujours la même difficulté : le passage de l'individuel au social.

Tels sont les résultats de ce qu'on pourrait appeler la psychologie analytique qui part d'un certain contenu, qui y trouve des états élémentaires sous forme d'états strictement subjectifs et qui doit pourtant atteindre à l'objectivité par ses conséquences. Il faut que les combinaisons de sensations répondent à la réalité de l'objet et qu'elles soient susceptibles d'être communes à tous les individus.

Il existe aussi, dans la psychologie française, une autre forme d'individualisme, non pas mystique à proprement parler, mais plus expressément spiritualiste, celui de Maine de Biran. Il est encore très imprégné par la philosophie du XVIII^e siècle et reflète nombre d'influences qui viennent de Condillac. Mais l'ordre des choses est renversé. Ce ne sont pas les impressions périphériques, simples sensations peut-être illusoire, qui mettent l'individu en contact avec le monde extérieur, mais des sentiments beaucoup plus immédiats, ceux qui résultent de son effort pour prendre contact avec les réalités, avec les individus qui ne sont pas lui. Le sentiment du moi, en tant que moyen pour sortir de sa personnalité en l'affirmant, nous amène à une autre conception qui reste rationaliste, mais avec déjà un appoint volontariste. Bientôt avec Bergson cet appoint l'emportera. Le sentiment intime de son moi que donnait à l'individu son action sur les choses, devient autonome. Il devient la pure intuition de sa propre durée, de son devenir, de sa plus intime individualité, de son autarcie totale. En même temps, Bergson dénie à la psychologie scientifique toute possibilité d'existence.

Aussi bien du côté des analystes que du côté des intuitifs, nous nous trouvons en présence d'un individu fermé sur lui-même. La psychologie française est, en grande partie, restée fidèle à cette tradition. Elle a été essentiellement une psychologie du moi. Même chez des psychologues qui ont essayé de ramener cette notion du moi à des facteurs d'ordre naturel, à des facteurs non seulement psychiques mais physiologiques, par exemple Dumas. Chez lui persiste la notion d'un moi composé de l'extérieur, mais c'est le moi qui reste le principe essentiel de toute psychologie. Le but de toutes ses recherches a toujours porté sur les corrélatifs physiologiques de la vie psychique. Mais en réalité, cette analyse qui prétendait dépasser les sensations et parvenir aux phénomènes nerveux, puis aux rapports de ces phénomènes avec ceux du monde extérieur, n'aboutit pas, en fin de compte, à un changement de principe. On cherche des facteurs qui puissent, par analyse, faire sortir du moi, mais c'est toujours en fonction du moi. Le moi reste le centre immuable de la psychologie, le terme unique de ses spéculations.

l'attitude sociétaire

Mais il existe une attitude inverse, et aussi radicale, celle de l'école sociologique française. Durkheim, son initiateur, fonde la sociologie sur ce qu'il appelle les *représentations collectives*. Leur rôle est en quelque sorte exclusif. Tout ce que l'individu peut concevoir ou même observer d'exprimable n'est pas d'origine individuelle, mais sociale. C'est un bagage que l'individu reçoit de la société. On voit, en effet, des croyances n'appartenir qu'à certains milieux. Elles sont ce qui fait que le groupe existe. Elles en sont le lien, la raison d'être fondamentale. Mais comment lui-même pourrait-il exister sans ce ciment que sont des manières de sentir, des rythmes capables de mettre les individus à l'unisson les uns des autres, sans ces réactions harmoniques qui s'éveillent d'un individu à l'autre et que Durkheim lui-même a observées et relatées, lorsqu'il a étudié le fait religieux chez les peuples primitifs. C'est cela qui constitue en chacun le fond sur lequel pourront s'épanouir les idées. C'est là ce qui leur donne pour support les psychologies individuelles. Mais Durkheim n'est sensible qu'à leur uniformité rituelle et conceptuelle. Les comportements individuels ne sont que l'expression de la communauté. Et si plus tard, les individus semblent avoir des idées plus personnelles, cela encore est une illusion. Au début les idéologies n'étaient que beaucoup plus simples. A mesure qu'elles ont pris plus de complexité, chaque individu a pu se les approprier par certains côtés plus ou moins divers. Mais en réalité, elles sont entièrement d'origine sociale. Durkheim l'a soutenu sans réserve à la Société de Philosophie. Il considère que tout ce qui peut être exprimé par le langage, y compris les façons de sentir, est d'origine collective. Rien ne saurait donc s'opposer davantage que le point de vue de Durkheim et celui des psychologues individualistes.

La thèse de Durkheim a été reprise avec plus de souplesse par Halbwachs son élève, mais qui possédait une connaissance plus fine et plus directe de la psychologie, à laquelle il s'était intéressé, ayant été d'abord le disciple de Bergson. Dans son livre *Les Cadres sociaux de la mémoire*, il a essayé de montrer que ce phénomène, qui est tenu par les psychologues comme essentiellement individuel, comme un fait à base biologique, venait au contraire à l'appui de la thèse sociologique. Car les expériences même les plus personnelles d'un individu, celles qui sont strictement relatives aux faits de sa vie intime ou sentimentale, tout en s'inscrivant dans son souvenir comme étant son passé propre, un passé qui ne regarde pas d'autres que lui, ne peuvent cependant se formuler, se spécifier, ni par suite exister que grâce aux points de repère fournis par la société.

Halbwachs a voulu faire la preuve que nos moindres tentatives pour ébaucher quelque chose en notre esprit supposent un pouvoir de localisation quelconque dans le temps ou l'espace, ce qui implique l'usage de distinctions dont seule la société où nous vivons peut nous donner la notion et nous fournir les circonstances. Supprimez ces références et il ne reste rien de l'individuel ou du moins ce qui pourrait en rester demeure inexprimable, impossible à individualiser. Pour que la mémoire joue, il faut que l'individu puisse encadrer son contenu dans des ensembles dont les éléments peuvent bien varier avec les personnes mais dont tous les termes ne peuvent être qu'empruntés au milieu social. Pas d'existence intellectuelle pour lui, s'il n'existait ces créations d'ordre social auxquelles Durkheim croyait pouvoir donner le nom de représentations collectives.

Cependant la thèse d'Halbwachs n'est plus exactement celle de Durkheim. Il n'oublie tout de même pas qu'il existe une spontanéité chez l'individu et que les références sociales n'y ajoutent que des moyens de formulation. Il faut à l'origine postuler une sensibilité avec toutes ses exigences et toute son éventuelle diversité. C'est une réserve que Durkheim n'a pas faite. Il semble tenir l'individu pour un simple agent quelconque qui reçoit de la société non seulement ses idées, mais jusqu'à ses manières de sentir. Il réduit les sensations aux formules d'échange qui permettent leur communication d'individu à individu. Halbwachs n'est pas tombé dans cette exagération. Il laisse une place à la responsabilité personnelle, à l'individu. Charles Blondel déclarait qu'il ne serait pas éloigné d'adhérer à cette thèse si tout de même elle n'avait pas l'air de résorber dans les cadres de la mémoire l'essentiel de son contenu.

La position de Ch. Blondel est un peu différente. Il a voulu faire la distinction entre deux facteurs également importants : le psychologique et le social. L'individu est au confluent de ces deux réalités. La part accordée au social est d'ailleurs considérable, et il paraît souvent adopter intégralement les thèses d'Halbwachs. Non pas d'ailleurs qu'il y ait antériorité de celles-ci sur les siennes. Le livre de Blondel sur *La Conscience morbide* a précédé celui d'Halbwachs, sur les *Cadres sociaux de la mémoire*. La différence des idées exprimées par l'un et par l'autre montre assez la différence de leurs points de départ. Ils étaient cependant très liés. Tous deux professeurs à Strasbourg, ils avaient eu des rapports intellectuels très étroits. Ils ont eu certainement l'un sur l'autre de l'influence. Leurs points de vue respectifs n'en sont pas moins restés nettement distincts. Car Blondel demeure essentiellement un psychologue, mais il accorde énormément à la sociologie.

Dans son *Introduction à la psychologie collective* il rapporte des exemples qui paraissent à peu près complètement confirmer les idées d'Halbwachs. Il cite des

impressions toutes sentimentales, toutes intimes de son enfance et il montre leur évocation soumise à celle d'événements historiques, par exemple à l'image d'un pan de mur couvert d'affiches qui portaient le nom de général Boulanger. Chez l'enfant qu'il était, encore étranger à la politique, mais sans doute excité par l'effervescence de la rue, telle de ces impressions tout affectives qui hantent les sensibilités enfantines, devenait souvenir capable d'émerger dans l'avenir, par le seul moyen d'un incident qui appartient à l'histoire du pays.

Dans un autre domaine, celui où précisément Maine de Biran pensait découvrir la révélation du moi à lui-même par une sorte d'intuition essentielle, dans le domaine de la volonté, Blondel voit au contraire l'empreinte du social sur l'individu. Loin d'envisager, avec la plupart des psychologues et des métaphysiciens, l'acte volontaire comme la manifestation la plus authentique de la spontanéité individuelle, comme celle où pourrait le mieux se réaliser l'autonomie du sujet ou qui pourrait le mieux en donner l'illusion, il y voit essentiellement l'acte le plus susceptible d'être justifié par des motifs accessibles à la conscience commune, donc l'acte le plus conformiste qui soit. Qu'il nous arrive au contraire de céder à notre nature, en réagissant avant d'avoir pu raisonner sur notre conduite suivant les normes courantes, alors nous parlerons d'impulsion, de réaction indépendante de notre volonté, d'incident inexplicable, etc. C'est donc au moment où l'individu se prétend le plus libre qu'il est davantage mené par les impératifs sociaux.

C'est là un véritable renversement que Blondel opère entre les valeurs couramment admises. En regard du social dont il montre l'emprise toute-puissante sur les fonctions psychiques réputées les plus éminentes, quel va donc être le rôle de ce qu'il appelle le psychologique ? Il a été très séduit par Bergson. Sa thèse sur *La Conscience morbide* en témoigne abondamment. Il y adopte le mode d'expression bergsonienne comme celui qui convient spécifiquement à la sensibilité intime de l'individu. Conformément à la psychologie de Bergson, il regarde comme une déformation du psychologique toutes les déterminations venues de l'extérieur. Ces déterminations dont Bergson parle comme d'une mécanisation du psychisme sont justement ce qui, pour lui, représente l'appareil de la société : appareil rituel, verbal, idéologique, juridique, historique, etc. Blondel extrait donc dans notre vie tout ce qui est habitudes, opinions, explications, motivations, comme quelque chose d'origine extérieure. Reste alors le psychologique. Il en fait le *psychologique pur*, qui, réduit à lui-même, privé de tout abouchement avec l'extérieur, devient pour Blondel lui-même, du pathologique.

Le psychologique pur ne peut, en effet, se manifester que dans ces états de conscience autistique (1) que

(1) Autisme : mode de pensée désinséré du réel.

crée le pathologique. Si donc vous voulez trouver du psychologique pur, allez voir les aliénés. Ils sont devenus comme des étrangers dans la société, en même temps que de l'intérieur ils subissaient une poussée affective extrêmement puissante. Ils ne savent plus s'adapter aux convictions de la pensée commune. Chez ces aliénés que leur autisme soustrait aux influences extérieures, s'observe un langage incompréhensible, fait de locutions où peuvent se rencontrer des restes d'éducation intellectuelle, mais sous une forme confuse, baroque, absurde et totalement inintelligible. Le psychologique que l'aliénation met à découvert n'a donc aucune ressemblance avec ce que nous avons coutume de considérer comme la psychologie de l'individu normal, de l'individu qui participe à la vie sociale.

Nous retrouvons cependant à travers les propos de l'aliéné, les raisons de ce langage extravagant. Les mêmes expressions peuvent être employées simultanément dans des sens différents. Par exemple, le cœur peut désigner soit l'organe de la circulation sanguine, soit le courage ou le sentiment : « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Les deux sens ne se confondent pas. Il est vraisemblable pourtant qu'ils n'ont pas toujours été aussi étrangers l'un à l'autre qu'aujourd'hui. Effectivement l'aliéné prend à tout instant l'un pour l'autre, et de la façon la plus surprenante. Sur ce dernier point Blondel donne, dans sa thèse, des exemples saisissants. Il multiplie les observations, elles emplissent les trois quarts du volume. Il y relève toutes les explications, toutes les descriptions que les malades donnent de leur état. On y rencontre une série de coqs à l'âne, d'incohérences. Ces incohérences tiennent à ce que l'aliéné, en dépit de quelques néologismes, doit encore emprunter ses expressions au langage normal, mais celui-ci subit toutes les dislocations qui peuvent répondre aux exigences impossibles de l'inexprimable psychologique pur. Le psychologique pur est, selon Blondel, le subjectif essentiel, qui a été tellement réprimé dans la vie normale des individus et qui est devenu tellement inexistant pour la conscience de l'homme bien adapté à la vie sociale, qu'il faut, pour le trouver, le chercher dans ce substrat affectif que seule la maladie peut faire émerger à la conscience.

Voilà donc l'opposition. D'un côté la psychologie traditionnelle qui ne connaît que l'individu, et ne cherche à l'expliquer que par lui-même, individu d'ailleurs purement abstrait, quel que soit l'effort de certains pour le ramener à des causes naturelles. D'autre part, les sociologues, les absolus comme Durkheim pour qui l'individu est un simple réceptacle à l'égard du social, les autres comme Halbwachs, qui laisse à la psychologie sa place, mais en quelque sorte occulte, et Blondel, qui essaie de montrer ce qu'est le psychologique, mais en soutenant que, pris en lui-même, il ne peut être en aucune façon assimilé aux états observables chez l'individu normal, vivant en société : nous ne pouvons l'atteindre de façon tangible que chez ceux où il redevient libre de défier toutes les formes de la raison.

rapports de l'enfant et de son milieu

L'étude de l'enfant exigerait celle du milieu ou des milieux où il se développe. Impossible autrement de déterminer exactement ce qu'il leur doit et ce qui appartient à son développement spontané. Il est vraisemblable d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'apports distincts qui se juxtaposeraient, mais de réalisations où chacun des deux facteurs actualise ce qui est en puissance dans l'autre. Si l'influence du milieu pour elle-même a été relativement peu étudiée — du moins en France, car en Amérique la psychologie est beaucoup plus imprégnée de sociologisme — il est impossible que dans leurs descriptions, dans leurs analyses, chaque auteur n'ait manifesté quelque tendance implicite à plus accorder tantôt à l'individu autonome, tantôt à son ambiance. Mais il y en a quelques-uns qui ont posé le problème directement et au premier rang de ceux-ci le célèbre psychologue suisse Jean Piaget.

Son point de départ est nettement individualiste. Le jeune enfant ne connaît d'abord que lui-même. Il est enfermé dans son *autisme*, terme inventé par l'aliéniste suisse Bleuler pour caractériser une certaine catégorie d'aliénés. Or, c'est précisément le rapprochement de leur cas avec celui de l'enfant qui paraît inadmissible. L'autisme, selon Bleuler, résulte d'une rupture dans les associations qui unissent tout individu normal à son ambiance. Cette rupture peut d'ailleurs s'étendre à celles qui combinent les fonctions entre elles et devenir intrapsychique. Progressivement isolé du monde, à l'égard duquel il devient à proprement parler un aliéné, paralysé par la dissociation de ses activités, le malade ne sait plus obéir qu'à ses intérêts ou à ses sensibilités les plus primitives, les plus intimes, à ses impressions affectives ou organiques. Tout son psychisme se trouve accaparé par elles, concentré sur elles. Son comportement finit par leur obéir exclusivement. Il s'ensuit des stéréotypies souvent bizarres et que la difficulté de pénétrer jusqu'au noyau affectif d'où elles procèdent rend souvent indéchiffrables. Le langage lui-même, détaché de sa fonction, qui est la poursuite d'une compréhension mutuelle, et dominé par le besoin d'exprimer l'inexprimable des sensations organiques, devenues le seul objet de la conscience, se transforme, s'emplit de néologisme, se détourne des significations usuelles, devient incompréhensible. Absorbé en lui-même, le malade n'a plus vis-à-vis de l'entourage que de l'inertie ou des réactions de défense, des gestes de refus et de négativisme.

C'est donc par l'autisme que débiterait la vie de l'enfant. Sa détente progressive amènerait ensuite l'égo-

centrisme (1), où le point de vue subjectif domine encore, mais où les influences extérieures se font de plus en plus nombreuses. L'enfant n'ignore plus ce qui l'entoure mais il s'en fait le centre. Il n'en saisit l'existence ou ne l'interprète qu'à travers ses désirs ou ses intentions. Il n'atteint la réalité qu'imprégnée de sa propre subjectivité. Même quand elle semble déjà se détacher de lui, il lui attribue des intentions semblables aux siennes ou complémentaires des siennes. C'est ce qu'on a appelé sa période *animiste*. Vers six ou sept ans l'égoïsme commence à décroître, tandis que se développe dans la même proportion un sens plus objectif des choses. L'objectivité résulte, selon Piaget, du fait que l'enfant reconnaît dans ceux qui l'entourent, non seulement des êtres subordonnés à sa propre existence, mais des personnes semblables à lui-même et parmi lesquelles il doit se classer.

De cette évolution Piaget a donné de fort jolis exemples. Le petit enfant qui se promène au clair de lune a l'impression d'être accompagné dans sa marche par la lune. S'il fait demi-tour elle va l'accompagner en sens contraire. Mais si quelqu'un le croise, il n'aura pas l'idée qu'elle puisse accompagner un autre que lui-même. C'est toujours par rapport à son moi que s'ordonne le mouvement des choses. On pourrait dire qu'il s'attribue une sorte de privilège absolu, si la notion de privilège n'impliquait pas la comparaison préalable d'autrui à soi-même. Cependant à force de se faire suivre par la lune à volonté dans les deux sens, il finira par se demander si le cas n'est pas le même pour d'autres que pour lui et si, par conséquent, elle ne pourrait pas suivre simultanément lui et le passant qui vient en sens inverse. Il sera ainsi amené à reconnaître entre lui et les autres certains rapports d'équivalence ou de réciprocité. Cette découverte serait l'origine d'une évolution intellectuelle décisive. Une représentation objective des choses, c'est-à-dire fondée sur des rapports impersonnels, aurait pour principe essentiel que l'enfant est devenu capable de reconnaître à tout individu les mêmes possibilités qu'à lui-même. Parti de l'individualisme absolu, Piaget subordonne le développement de l'intelligence au développement du sens social.

Un autre exemple frappant peut illustrer ce passage de l'égoïsme à l'objectivité, c'est la série des réponses obtenues avec le test bien connu de Binet : « J'ai trois frères : Paul, Ernest et moi. Est-ce qu'il y a une bêtise là-dedans ? » Elles montrent que dans sa période d'égoïsme l'enfant est incapable de se saisir lui-même à la fois comme sujet et comme objet, comme celui qui parle et comme un frère parmi ses frères. Par suite, il confondra « Nous sommes trois frères, etc. » et « J'ai trois frères, etc. ». Il ne sait pas soumettre sa personne aux mêmes rapports que les

autres, ou plutôt il ne sait pas saisir d'autres rapports que ceux qui rayonnent de lui vers les autres. Pensée égocentrique contraire à la pensée de relation.

C'est en se socialisant, dit Piaget, que l'intelligence devient objective. La société intervient chez l'enfant comme un moment de son développement psychique, amené par une décision de l'esprit, à la suite d'expériences répétées qui lui auraient démontré les difficultés insurmontables du point de vue personnel intégral. Au début individualisme sans restriction, sous forme d'autisme et d'égoïsme; puis démission de cette attitude exclusive, égalisation des prérogatives, exacte réciprocité entre tous les êtres qui perçoivent et qui pensent : rien ne saurait plus ressembler à l'alternative de l'*Emile* et du *Contrat Social*. Sous quelle sorte d'influences le « Citoyen de Genève » paraît-il avoir inspiré le Professeur de l'Institut Jean-Jacques Rousseau ? Si la rencontre est fortuite, elle valait cependant d'être notée. Elle n'en marquerait que davantage la force d'attitudes idéologiques aussi persistantes. Mais si bien équilibrée que soit la thèse de Piaget, elle ne paraît pas répondre aux données de l'observation. Elle n'est pas conforme aux rapports réels de l'enfant avec son milieu, qui ne sont pas de simple succession, qui ne relèvent pas du pur raisonnement ou de l'intuition intellectuelle, mais qui mêlent dès l'origine sa vie à son ambiance, par l'intermédiaire d'actions et de réactions appartenant à tous les plans de son psychisme.

L'autisme n'est pas le premier état de l'enfant si, par son étymologie et par son application au cas des schizophrènes (1), l'autisme est bien le repliement de l'être sur son monde intérieur ou sur les vestiges de sa sensibilité la plus intime, à l'exclusion de toute réaction dirigée vers le monde extérieur. Rien de plus opposé à cet égard que leurs comportements respectifs : attitudes ou gestes stéréotypés, phases d'immobilité coupées d'impulsions sans rapports avec les circonstances chez l'aliéné, et sensibilité perpétuelle du petit enfant aux excitations extérieures qui suscitent chez lui soit de simples réflexes perceptifs, soit des réactions affectives plus ou moins intenses, soit des gestes d'approche ou d'évitement. Quand ces gestes d'abord dissociés commencent à s'organiser, c'est à propos d'objets extérieurs comme le biberon.

Mais la différence essentielle est entre le négativisme ou l'indifférence du schizophrène à l'égard des personnes et l'union comme vitale du petit enfant avec son entourage. Peut-être est-il exagéré de dire, comme Piaget me l'a reproché, que l'enfant est dès ce moment-là un être social. Par ses moyens de subsistance, par tous ses besoins, c'est cependant de son ambiance humaine qu'il dépend. Et cette situation de fait a des conséquences immédiates qui déterminent l'orientation de son développement psychique. Dans l'espèce humaine la période où le petit ne peut pas se suffire à

(1) Egoïsme : absence de distinction entre la réalité personnelle et la réalité objective.

(1) Schizophrénie : affection mentale caractérisée par un repliement sur soi-même.

lui-même n'est pas de quelques heures, de quelques jours ou de quelques semaines, elle est de longues années. Et dans les premiers mois de sa vie c'est une impérité complète et c'est la nécessité d'être assisté, non seulement pour s'alimenter, mais pour être tiré d'une position gênante, pour être sorti d'une immobilité pénible, pour être remué, transporté, bercé, pour être nettoyé s'il se mouille, pour obtenir la satisfaction de ses exigences les plus élémentaires et les plus urgentes. Il en résulte que toutes ses activités, toutes ses aptitudes sont polarisées vers ses moyens de secours, c'est-à-dire vers les personnes. Entre elles et lui, il doit s'établir des systèmes de prévision et d'entente mutuelle. Les premières relations utilitaires de l'enfant ne sont pas ses relations avec le monde physique qui, lorsqu'elles apparaissent, commencent par être purement ludiques; ce sont des relations humaines, des relations de compréhension, dont l'instrument nécessaire sont des moyens d'expression, et c'est pourquoi l'enfant, s'il n'est sans doute pas un membre conscient de la société, n'en est pas moins un être primitivement et totalement orienté vers la société.

Ses liens avec le milieu ne sont pas de raisonnement ou d'intuition logique, mais de participation aux situations où il se trouve ou pourrait être impliqué et à tout ce qui peut les motiver. Il s'y confond en quelque sorte. J'ai insisté souvent sur l'importance que prennent, dès les premiers mois, ses réactions émotionnelles et celles de son entourage. Par elle s'établit une sorte de communion affective qui précède chez l'enfant, comme sans doute dans l'histoire de l'humanité, les relations idéologiques. Le rôle des émotions est sans doute d'être un système d'expression antérieur au langage articulé: celui qu'il fallait pour entraîner, par une sorte de contagion, de puissantes réactions collectives. Elles ont été cultivées comme telles par les rites des peuples primitifs et restent aujourd'hui le moyen de provoquer des réactions grégaires. Déterminant chez ceux qu'elles gagnent des impulsions convergentes ou complémentaires, elle les fond en une seule masse sentante et agissante. Par elles l'individu appartient à son milieu avant de s'appartenir à lui-même. Sur le plan psychologique c'est une sorte de communisme primitif. Et c'est là, sans doute la première phase par où passe la conscience de l'enfant.

En effet, entre deux et trois ans, se multiplient les occupations et les jeux où il semble prendre à tâche de distinguer entre son action et celle des autres, ou même entre les aspects actif et passif de sa propre activité, comme s'il lui était besoin de regrouper des réactions jusque-là mal identifiées et indistinctement distribuées entre tous les participants d'une même situation. Puis survient vers trois ans ce que j'ai décrit sous l'appellation de crise de personnalité, où la différenciation porte sur quelque chose de plus stable et de plus constant que des actes ou des situations, où ce que l'enfant oppose, c'est sa propre personne à celles d'autrui, et où il le fait avec une intempérance qui

atteste l'apparition d'une nouvelle aptitude et le besoin de l'exercer. Il dit « non » systématiquement à tout ce qui vient d'autrui, use du « je » et du « moi » à tous propos, il apprend la distinction du mien et du tien. Sa propriété n'est plus seulement l'objet dont il use ou voudrait user, c'est ce qui lui appartient de façon permanente et en quelque sorte légale, c'est une dépendance de lui-même. Et la propriété d'autrui, qu'il reconnaît du même coup, peut porter ombrage à son désir de se préférer lui-même, qui prend alors une grande activité. En même temps disparaissent les derniers vestiges de l'ancien confusionnisme, par exemple les soliloques dans lesquels il devenait tour à tour les deux interlocuteurs.

Cet ensemble de symptômes qui accompagnent l'émergence du moi montrent bien qu'il n'est pas une donnée première de la conscience mais une acquisition, une conquête; que l'enfant ne passe pas de l'individualisme au social, mais au contraire qu'il lui faut s'individualiser lui-même à partir de ces impressions et de ces réactions qui commencent par le mêler à son entourage. Il n'y a d'ailleurs pas plus d'entourage distinct que de moi distinct. Leur différenciation est mutuelle et solidaire. Elle n'est pas achevée en un jour. Elle se poursuit durant plusieurs années. Tout progrès dans la conscience du moi entraîne un progrès concomitant dans l'aptitude à imaginer la société.

Le moi de l'enfant commence par se manifester de façon purement formelle et encore très dépendante, puisqu'il ne s'affirme que par opposition à tout ce que peuvent dire ou faire les personnes de l'entourage. Il prendra plus de contenu dans les périodes qui suivent, soit que l'enfant, plein de complaisance pour lui-même, prenne plaisir à faire parade de ses activités et ainsi les développe ou les affine; soit, mieux encore, qu'il essaie de s'approprier par l'imitation, les supériorités qu'il constate en autrui. D'âge en âge, les milieux qui agiront sur lui s'élargiront, se renouvelleront. D'âge en âge, il pourra faire élection de milieux qui seront plus ou moins selon ses préférences. Les uns seront des milieux naturels, comme la famille, d'autres des milieux sociaux comme la profession, d'autres encore des milieux de fantaisie, comme les associations de divertissements. Dans chacun il trouvera occasion d'enrichir ou de modifier sa personnalité. Aussi l'étude de ces différents milieux serait-elle nécessaire pour une meilleure connaissance de l'individu. Et c'est ainsi que la psychologie et la sociologie devraient combiner leurs efforts ■

HENRI WALLON.

Article extrait des *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1947.